

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 50.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 DECEMBRE 1878

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

La royauté en Canada, par A. Gélinas.—Causerie, par J. Desrosiers.—Un autre point noir, par A. Gélinas. Au cépusule, par M. Etbier.—Les petits porteurs de journaux, par A. G.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Adresse présentée par les élèves de Villa-Maria à la princesse Louise.—Fou Michel Cayley.—Un poète canadien apprécié en France.—Histoire de l'île-aux-Condres, par M. l'abbé Mailloux (suite).—Cantate en l'honneur du prince de Galles.—La Bande Rouge, par F. de Boisgobey (suite).—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Les échecs.

GRAVURES : S.A.R. la princesse Louise; Son Excellence le marquis de Lorne; La réception vice-royale à Montréal; L'arche de triomphe de la corporation; L'arche de triomphe des sociétés St-André et Calédonienne; Le bal de la société St-André; La grande illumination à Montréal; La réception vice-royale à Halifax; Prestation du serment par le marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada; Le maire Tobin présentant l'adresse de la ville d'Halifax.

## LA ROYAUTE EN CANADA

Le Canada est maintenant doté d'une cour princière, presque royale. L'arrivée d'une princesse du sang royal, d'une fille de la reine, et d'un des nobles les plus illustres de la noble Angleterre, venus pour résider avec nous et pour nous gouverner, a agité tout notre monde politique et social, et surexcité toutes les imaginations. En Europe, on est habitué aux *têtes couronnées*, et on en fait trop peu de cas. Mais ici, dans notre démocratie Américaine, c'est différent; la royauté retrouve tout le prestige des siècles passés. Elle éblouit, elle fait courber toutes les têtes et reprend un éclat qu'elle a perdu depuis longtemps sur le vieux continent. Il n'y a pas de pays au monde, en ce moment, où les rois et les princes puissent être plus choyés et fêtés qu'aux États-Unis, si ce n'est au Canada.

Il est difficile d'imaginer une réception plus enthousiaste que celle qui vient d'être faite par le peuple canadien au gendre et à la fille de la reine d'Angleterre. Pour ne parler que du bal et du lever au *Windsor* de Montréal, nous avons entendu un membre du Congrès américain, présent à ces deux cérémonies, dire que rien de semblable, d'aussi beau, sous le rapport de la grandeur des démonstrations, de la richesse des toilettes, et du déploiement de

luxes et de pompe, ne s'était jamais vu à la Maison Blanche de Washington. Ce n'est pas le seul témoignage de ce genre, du reste. Les têtes sont presque aussi montées aux États-Unis qu'ici. *Le Courrier* se fait l'écho de l'engouement déjà manifesté des Américains pour nos royaux gouvernants, et il fait semblant, sous une forme comique, de voir, dans la présence d'une cour princière à Ottawa, une tentative pour nos voisins, si amateurs d'adulation, et un danger pour les institutions républicaines en Amérique.

En mettant à part toute exagération et tout enthousiasme, on ne peut nier, toutefois, que la nomination de notre nouveau gouverneur-général ne soit un événement d'une importance considérable. Il y aurait beaucoup de remarques et de réflexions à faire sur ce point. L'action du gouvernement britannique a été calculée, évidemment, en vue de consolider la puissance de l'Angleterre en Amérique, et de resserrer les liens qui relient la colonie à la métropole. Unir et fortifier l'Empire, c'est la politique du ministère actuel. L'envoi du marquis de Lorne au Canada est le produit de la même idée qui a inspiré la formation d'un empire anglais aux Indes, cette grande conception d'un grand homme d'Etat.

Pour nous, ce fait ne peut qu'augmenter notre importance aux yeux de l'étranger. Il nous éloigne du moment fort problématique de l'indépendance, disent quelques-uns. Peut-être, mais est-on bien certain que ce ne soit un bien plutôt qu'un mal? On remarque aussi que nous sommes un peuple pauvre, et que cette cour dispendieuse nous tombe sur les bras dans un moment de crise financière intense et de gêne universelle. Cela est vrai. Cependant, nous avons la population de la Belgique, du Danemark, du Portugal, et de plusieurs autres pays monarchiques, qui trouvent le moyen d'entretenir des cours fastueuses.

A. GÉLINAS.

## CAUSERIE

Come, musicians, play!

A hall, a hall! give room, and foot it, girls.

Hélas! qui n'a pas frémi d'épouvante, qui n'a pas pleuré à l'aspect de tant de belles, de tant de jeunes existences que le monde empoisonne et qu'il perd!

L'arrivée de Son Excellence le marquis de Lorne et de Son Altesse Royale la princesse Louise vient d'inaugurer de la façon la plus brillante la saison des fêtes et des divertissements. Le bal du 29 novembre et la réception du lendemain ont été deux grands événements, qui ont préoccupé les esprits deux mois d'avance, et dont le souvenir, sans doute, ne s'effacera pas facilement. Tout porte à croire que l'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et que le reste de l'hiver sera digne d'un pareil début. Le moment est donc bien choisi pour venir causer un peu de nos plaisirs et de nos amusements—sujet immense, et capable d'épuiser même une langue de femme. Mais qu'est-ce que je dis là? Je vais, dès l'abord, m'attirer la disgrâce de vos aimables lectrices, lorsque je devrais plutôt m'efforcer de mériter leur bienveillante attention. Car il va sans dire que je m'adresse particulièrement à celles qui sont les reines de nos salons, la vie et l'ornement de notre société.

Un bal n'est pas ce qu'un vain peuple pense.... Cela s'écrit en trois lettres, mais que de choses dans ces trois lettres magiques, dans ce tout petit substantif? Cela implique d'abord une invitation, c'est-à-dire bien des anxiétés et des désirs, bien des projets et bien des rêves. Puis, une fois l'invitation reçue, il y a les préparatifs. Il s'agit de livrer bataille; de vaincre ou de mourir. Il faut donc préparer ses armes, en d'autres termes, se composer une toilette!

Quelque songe-creux a dit que la toilette occupait les deux tiers de l'existence de la femme. Je n'ajoute aucune foi à cette calomnie. Mais je pense cependant qu'aux approches d'une soirée, les dames ne laissent pas de songer *sérieusement* à la manière dont elles seront mises en cette solennelle circonstance. La question est grave et pleine d'importance; les plus grands et les plus chers intérêts sont en jeu. Être belle, être admirée, cela ne vaut-il pas quelques efforts, quelques sacrifices? Oui... pourvu que l'esprit de sacrifice n'aille pas trop loin.

Et d'abord, il serait assez juste de ne pas trop sacrifier la bourse du père ou du mari. Voilà déjà un point qui mérite la plus sérieuse considération. Nous traversons une période de crise financière; tout le monde se plaint de la pénurie; les banqueroutes sont à l'ordre du jour: il est donc plus que jamais nécessaire de régler ses dépenses d'après ses revenus. Malheureusement, l'amour du luxe et de l'ostentation se répand de plus en plus. Une foule de personnes vivent au-delà de leurs moyens, et font grande figure aux dépens de leurs créanciers.

En second lieu, il importe, oh! il importe grandement à nos femmes, à nos jeunes filles de ne pas sacrifier dans leur toilette la décence chrétienne et la dignité féminine. Nous voulons garder intact le trésor des bonnes mœurs. Comment alors nos femmes pourraient-elles se présenter en public dans une tenue que notre religion condamne, et qui, certainement, ne conviendrait qu'à une société payenne? Il faut être conséquent avec soi-même et conformer sa conduite aux principes que l'on se fait une gloire de professer.

On objectera la mode, l'usage du monde, à l'occasion même l'étiquette des cours. Aucune de ces raisons ne saurait excuser de manquer aux devoirs qui nous sont tracés. Est-il nécessaire de rappeler ici les raisons morales qui militent contre l'usage des robes décolletées? Chacun de nous, s'il est sincère, peut dire l'inconvénience d'une pareille tenue, l'atteinte qu'elle porte à la modestie, les dangers auxquels elle expose la vertu. En se montrant aux regards du public dans un costume qu'elle rougirait de porter dans l'intérieur de sa famille, la femme manque de respect envers elle-même, elle abdique sa dignité. Comment peut-elle espérer qu'on la respectera et qu'on gardera vis-à-vis d'elle la réserve qu'elle est la première à mettre de côté?

Oui, il n'est que trop facile d'expliquer pourquoi la religion défend un pareil usage. Il serait beaucoup plus difficile de trouver les raisons pour lesquelles *on nous l'imposerait*.

Nous ne voulons pas discuter les us et coutumes des autres pays et l'étiquette suivie dans les cours royales. Mais, en

annonçant que les robes décolletées devaient être le costume de rigueur pour les dames au lever qui s'est tenu au *Windsor*, on a érigé en loi un usage qui est en contradiction avec nos principes, et qui blesse en nous le sens moral et religieux. Et cette mesure, que les journaux anglais et protestants ont été les premiers à blâmer et à tourner en ridicule, a eu pour résultat d'empêcher la plus grande partie de notre société canadienne-française d'aller présenter ses hommages à la fille de notre Souveraine et au nouveau gouverneur de la Puissance.

\* \* \*

Après la décence, une autre chose qu'il importe de ne pas sacrifier, dans une toilette de bal, c'est la santé. Si l'usage des robes décolletées pêche contre la morale, il enfonce aussi les règles les plus élémentaires et les plus essentielles de l'hygiène. Tous les médecins sont d'accord pour le proscrire, et ils le font dans les termes les plus énergiques. J'en citerai un entre mille:

Il est, dit le Dr Becquerel, une particularité du costume de la femme, à l'égard de laquelle l'hygiène doit intervenir, et qu'on ne saurait blâmer d'une manière trop sévère: cette particularité, c'est l'habitude qu'ont tant de femmes de se découvrir, même dans la saison rigoureuse, le cou, la partie supérieure de la poitrine et les épaules; je dis qu'on ne saurait trop sévèrement contre cette déplorable habitude, qui engendre chez la femme plus d'angines, de laryngites, de bronchites, de pneumonies et de pleurésies que tous les autres causes réunies peut-être, et qui est souvent la cause occasionnelle du développement de la phthisie pulmonaire (1).

Voilà certainement des paroles qui peuvent donner à réfléchir. Et si la toilette offre déjà ces dangers, que dire du bal et de la danse au point de vue hygiénique? Il est triste de voir les femmes du monde faire si bon marché de leur santé et de leur vie, de voir ces jeunes filles, dont la constitution délicate exigerait les plus grands soins, passer des nuits entières dans l'air vicié d'une salle de bal, et remplacer le repos salutaire par l'excitation fébrile que produisent la danse, la musique et les autres amusements d'une soirée.

Les poètes eux-mêmes se montrent, sur ce point, aussi *positifs* que les plus graves docteurs de la Faculté. Tout le monde a lu ces vers:

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée....

... Il fallait, quand l'aube était venue,  
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.  
C'est alors que souvent la danseuse ingénue  
Sentit en frissonnant sur son épaule nue  
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!  
Adieu, parure et danse et rires enfantins!  
Aux chaussons succédait la toux opiniâtre,  
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,  
Aux yeux brillants les yeux éteints.

Elle est morte.—A quinze ans, belle, heureuse,  
[adorée!  
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en  
[deuil!  
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée,  
La mort aux froides mains la prit toute parée  
Pour l'endormir dans le cercueil (2).

\* \* \*

Si la danse est nuisible à la santé, elle met aussi la vertu au péril. Aussi la religion, qui interdit aux femmes les toi-

(1) *Traité élémentaire d'hygiène*, par A. Becquerel, professeur à la faculté de médecine, Paris.

(2) Victor Hugo. *Les Orientales*.